

Atelier d'artiste

... *Encore ?*

Tu le fais exprès ou quoi ?

Tous ces regards tournés vers toi ! Comme d'habitude, tu y as lu un peu de peine, de lassitude, une pointe de mépris. Tu t'y attendais, mais à chaque fois ça te fait drôle. Drôle d'être regardée comme une pauvre chose fragile, une gamine capricieuse, qu'un rien bouscule, déséquilibre, rend peu fiable et, du coup, inintéressante, impopulaire.

Oui, tous les regards se sont tournés vers toi lorsque tu as prétexté *J'ai mal à la tête*. En fait, personne n'a rien dit, mais il n'était pas besoin d'être extralucide pour entendre, sous les hauts plafonds du salon, les commentaires que les uns et les autres se retenaient de faire : *Mal à la tête ? Pas étonnant... Paloma ? À chaque fois elle nous fait le coup. Elle ne sait pas s'amuser.*

Si ça va mieux, je vous rejoindrai, promis ! Pas sûr qu'ils t'aient entendue. Quittant déjà la pièce dans leur brouhaha, ton frère Dorian, tes cousins-cousines, emportant leurs affaires de baignade dans leurs sacs, riant, déjà passés à autre chose, t'ayant vite oubliée, te laissant seule derrière eux. La vitesse à laquelle on est effacée lorsqu'on ne fait plus partie du groupe. Mais te laissant seule, non, pas exactement ; quelque part entre les hauts murs de son atelier, l'Artiste travaille.

Vous êtes arrivés la veille au soir, après un voyage à plusieurs voitures plutôt joyeux, dans de grandes envolées de rires et de chansons à tue-tête. Comme chaque année, pour fêter le printemps, toute la famille en partance pour le manoir de l'Artiste. Une petite quinzaine de personnes, au total, et tu es la plus jeune, ce qui n'est jamais simple. Tu ferais tout pour être comme les autres, grande comme eux, sûre de toi, avec cette maturité affichée, et parfois exagérée des jeunes adultes de ton cousinage. Cependant freinée comme à chaque fois par la renaissance de cette crispation dans ton ventre, cette petite boule dure qui se forme deux ou trois jours avant les retrouvailles.

Une réunion de famille, si l'on veut ; surtout l'occasion, pour les parents, d'observer la façon dont poussent leurs rejetons respectifs, d'évaluer l'assurance qu'ils ont prise et leurs projets de grandes études. Quelque part, chez ces gens aisés, l'occasion d'estimer leur taux de retour sur investissement. Avec la tentation inavouée de comparer.

Vous ne trouvez pas que Laeticia a pris un peu de poids ? Tom est devenu un peu prétentieux, non ? Il paraît que Daphné a rencontré quelqu'un. Dorian n'a jamais su marier les couleurs, il s'habille toujours n'importe comment. Apparemment, Paloma est toujours aussi taciturne. Mais qu'est-ce que Marion est-elle encore allée inventer ?

Hormis tes parents et tes oncles et tantes, tes cousins-cousines sont majoritaires : une population bavarde, enjouée comme on l'est à presque vingt ans, remuante comme une portée de jeunes chiots, sentant le muguet, la terre après la pluie, sautillant le long des chemins, faisant de l'équilibre sur les bordures des massifs. L'insouciance des gosses favorisés, avec leurs mèches savamment étudiées, dont la trajectoire de vie est censée traverser le ciel pur de l'avenir comme un météore éblouissant.

Quelle belle propriété, quels superbes jardins, si bien entretenus par une armada de jardiniers ! N'est-elle pas idéale, cette demeure du 18^{ème} siècle, pour se retrouver tous les ans, déjeuner dehors sur la terrasse avec vue sur le parc, aller au lac et fêter tous ensemble l'arrivée lumineuse du printemps !

Plutôt qu'une demeure familiale, c'est sa maison à *Lui*. Maison de famille, oui, mais par alliance, comme une pièce architecturale rapportée, depuis que tante Alice s'est mariée avec Tancrede, « *L'Artiste* », et qu'elle est allée habiter chez lui. Cette maison qui abrite tant d'œuvres, qui en a tant vu naître, est une œuvre en elle-même, outrageusement blanche, sur plusieurs niveaux, avec ses cascades de balcons ouvragés, ses volets immaculés. Quand le soleil donne, l'après-midi et plus encore au couchant sur sa façade, on se rêverait chez un Walt-Disney intensément kitch.

Alors que le maître de maison est une sommité du monde de l'art moderne : Tancrede Alcantara, peintre et plasticien richissime, objet de nombreux articles

et de reportages télé, dont la cote sur le marché atteint des sommets. Son style ? Quelque part entre un Francis Bacon ou un Egon Schiele, mais qui aurait privilégié la sculpture. Une star. Complexe et mutique, mais une star, précisément pour cette raison-là.

La cinquantaine soignée et charismatique, profil de médaille, chevelure blanche épaisse, regard intense. Une figure impressionnante qui ne laisse personne indifférent, et toute la famille, qui n'aime rien tant que briller auprès de ses pairs, n'en est pas peu fière !

Tancrede ? Oui, c'est bien mon beau-frère... Mon oncle Tancrede ? Artiste jusqu'au bout des ongles ! Le mari d'Alice ? Si généreux, tellement charmant... Non, n'écoutez pas tout ce qu'on dit sur Alcantara ; nous qui allons souvent chez lui, en Normandie, on est bien placés pour savoir comment il est vraiment ! Absorbé par son art, toujours fourré dans son atelier, mais sinon, tout à fait délicieux, je vous assure !

Délicieux, sans doute, mais ni très loquace, ni très communicatif. Quand il daigne sortir de son antre, par correction, il passe une heure avec la famille, arrive le plus souvent à table pour le dessert, distribue ces regards denses dont il a le secret, et ses sourires ambigus, mais ne s'attarde pas.

Tancrede, tu ne repars pas déjà ?

Reprends une part de gâteau, tu n'as rien mangé !

Je vous remercie, mais il ne faut pas que mon enduit sèche trop . Il faut que je remodèle ma structure tant qu'elle est malléable.

Et autres arguments techniques devant lesquels son public, à la fois non initié et respectueux, s'incline. L'Artiste est roi chez lui et prince en son atelier. Ses secrets de fabrication lui appartiennent et il ne viendrait à l'idée de personne de les lui contester.

Ce que tu as dit exactement, cette fois, c'est *J'ai mal à la tête, je vais aller m'allonger dans le noir, dans ma chambre, j'ai besoin de silence...* Petite

cadette migraineuse, qui crains le bruit, qui n'aimes pas trop te baigner. Qui, à chaque fois que tu viens au manoir, chaque printemps, ne participes pas aux jeux aquatiques de tes cousins et leurs parents. Parce que tu as *mal à la tête*.

Vraiment, Paloma ? Ne s'agit-il pas plutôt de la version officielle, répétée année après année, depuis que tu as douze ans ? Quand les silhouettes bondissantes de la petite troupe riieuse se sont éloignées, serviettes sur les épaules, rames à la main à travers le gazon du parc sous le ciel coupant de cette mi-avril, tu ne tardes pas à ressortir de ta chambre.

Comme les autres fois, il n'a rien dit, mais ne t'a pas laissé le choix ; il a suffi d'un seul regard de l'Artiste posé sur toi, au déjeuner, pour que la paralysie te gagne. Son regard fascine ; il est comme un filet ; quand on est pris dedans, surtout quand on est jeune et impressionnable, on ne peut plus en sortir. Toute l'emprise que Tancrede exerce sur autrui vient de là, de son regard. Et la petite boule dure, dans ton ventre, t'élance de nouveau, la douleur en étoile se propage, t'envahit, te fait grimacer. Il te veut, comme les autres années ; il a besoin de toi - prétend-il - pour avancer dans son œuvre.

Incapable de te soustraire à sa poigne mentale, tu as prétexté *J'ai mal à la tête* pour ne pas accompagner les autres au lac. Fillette menue, si vulnérable, tout à la douceur de tes seize ans, tu n'as pu que te soumettre une fois encore au poison que ses pupilles distillent. À l'abri du regard des autres, tu vas passer l'après-midi avec lui, parce qu'il l'exige ; parce que soi-disant il compte reprendre le tableau qu'il a commencé quatre ans auparavant et qui est censé te représenter.

Tu te rends comptes, avait-il chuchoté à ton oreille, la première fois, *je vais faire une œuvre qui va porter ton nom ? Qui sera peut-être exposée dans les plus grands musées du monde ?* Mais qu'est-ce que ça pouvait te faire, à ton âge, qu'est-ce que ça pouvait bien représenter pour toi ? Tu avais hoché la tête, par réflexe, ton cœur de moineau affolé dans ta poitrine maigre ; tu te sentais envoûtée, ballotée, amenuisée. Si tu avais dit oui, c'était pour qu'il te lâche, parce que son eau de toilette sentait trop fort, parce que la peau de sa joue contre ton oreille était plantée d'une barbe rugueuse qui t'irritait la peau, parce que tu

avais peur, parce que d'une seule de ses mains couvertes d'éclats de peinture séchée, il t'emprisonnait les poignets, et parce qu'il avait beau te parler gentiment, il te broyait les os.

Il avait remis ça l'année d'après *Tu es revenue, Paloma, tu es là, mon petit modèle, ma petite Joconde à moi ... Tu sais que je n'ai pensé qu'à toi ? La chance que j'aie de t'avoir, et la chance que tu as de pouvoir devenir une œuvre, mon œuvre, et de pouvoir traverser les siècles, de devenir immortelle ?* Hein ? De quoi parlait-il ? Traverser les siècles ? Mais si tu avais seulement pu traverser la pièce et lui échapper, t'enfuir pour rejoindre les autres, tes cousins, éparpillés là-bas près du plan d'eau, loin, à la lisière du parc !

Sa bouche béante, humide, collée contre la tienne cadennassée, ses mots huileux, la profondeur de ses rides, vues de près, la peau rouge de son cou, sa chaleur anormale, l'atroce pression de ses avant-bras sur tes épaules, voilà tout ce que tu retires, ces années durant, de ces réunions de famille, pendant que le reste de la smala décolle et virevolte avant de retomber en éclaboussures joyeuses, là-bas à la surface du lac, et parfois revient en arborant fièrement un coup de soleil précoce. *Ça va mieux, ta tête, Paloma ?* Comment leur dire, à chaque fois, leur décrire cet animal douloureux qui rue dans ton ventre, l'envie de fuir, de ne plus accepter ça, et son regard à chaque fois, qui te neutralise...

Ton oncle Tancrede insiste, se fait plus pressant *Fais-moi confiance, comment veux-tu que je sois au meilleur de mon talent si tu restes couverte ? Je dois avoir accès au cœur de mon sujet, je dois te connaître sur le bout des doigts pour faire du bon travail, tu comprends ? Viens, je n'en peux plus d'attendre !* Sa voix est douce, mais lorsqu'il te prend par la main et t'entraîne, tu as l'impression que tes doigts vont casser. On ne peut pas résister à cet homme-là, t'es-tu dis si souvent. Même si depuis la dernière fois, le printemps de tes quinze ans, tu y as un peu réfléchi.

Une fois franchies les portes de l'atelier, qu'il referme soigneusement derrière vous, à clé, il te conduit jusqu'à l'estrade où tu vas trôner en majesté, enfant sacrifiée sur l'autel de son art. Tu es quasiment nue, tu as froid.

Son atelier ? Aménagé comme l'intérieur d'une cathédrale. Étroit, tout en hauteur, aspergé de clarté grâce à ces grandes baies vitrées ouvertes sur le ciel à chaque point cardinal. Seule la partie basse des fenêtres est obturée pour que l'artiste puisse travailler sans témoins. Au cœur de la salle, telle un autel, une estrade est dressée, là où convergent tous les nuances de lumière ; c'est ici que Tancrede Alcantara peaufine, à tour de rôle, chacune de ses créations. Quand il en a assez, qu'il souhaite passer à autre chose, il éconduit son travail en cours et va le ranger au fond de la pièce, dans sa réserve, jusqu'à la fois suivante.

Personne n'a accès à ce saint des saints, cet entrepôt secret. Tout un monde est stocké là. C'est un magasin d'ébauches, une foire aux inachevés où se côtoient toiles abandonnées, structures de métal décharnées ou masses d'argiles informes, la plupart de grande taille. C'est une sorte de musée, peuplé de grandes compositions torturées, de silhouettes déstructurées, inquiétantes, à base de papier épais encollé et de plâtre, la plupart tordues dans des suppliques effrayantes. Les premières années, tu n'osais pas regarder, tu gardais les yeux rivés au sol. Côte à côte, rangés, il y a là une cinquantaine d'animaux efflanqués, des prisonniers en guenilles, d'enfants affamés, des monstres à plusieurs têtes. Créations exclusives de l'Artiste, en cours, bientôt dans les plus grands musées internationaux. *Vous avez vu la dernière expo Alcantara, au Moma ? Non, je n'étais pas à New York, cet hiver ; j'irai sans doute la voir à Doha.*

Il te laisse quelques instants pour aller chercher dans sa réserve la première esquisse, la toile où il t'a peinte dans les grandes lignes, comme un brouillon, un galop d'essai, avant de passer à ta grandeur nature, en trois dimensions. À raison d'une séance par an, avec comme modèle une jeune fille en perpétuelle métamorphose, l'œuvre n'est pas près d'être achevée, et encore moins d'être exposée, vendue, admirée ! Mais avant qu'elle traverse les siècles, l'Artiste tient à prendre son acompte ; il a jeté son dévolu sur toi, accapare ta jeunesse et la malmène.

Aussi, et cela fait partie de la cérémonie, il vous a préparé une « collation », déposée sur la petite table à côté de ses ustensiles de peintre : une grande théière de thé aux agrumes, accompagnée des petits gâteaux secs que tu préfères. Dans lesquels tu pioches machinalement, en attendant qu'il revienne et qu'il t'entrave.

En guise de chevalet, Tancrède Alcantara a planté au centre de l'estrade des sortes de mâts où il suspend ses tableaux et auxquels, lorsque l'occasion se présente, il attache aussi ses proies. *Je ne t'attache pas, je t'immobilise*, précise-t-il, *ce n'est pas pareil ; pour que ma peinture restitue au mieux ce que tu es, tu ne dois absolument pas bouger.*

Tu l'entends fouiller, remuer des toiles et des cadres, tirer à lui des casiers à roulettes, les repousser. Jusqu'à ce qu'il retrouve son ébauche de toi. Il s'en saisit délicatement, revient vers l'estrade, et la dépose à vos pieds, côté pile. Il te sourit mais est moins serein qu'il voudrait le laisser paraître, ses mains tremblent, il est travaillé par quelque chose de profond qui pulse dans tout son être. Il remue machinalement sa cuiller dans sa tasse de thé et dit *À chaque fois que je te vois, j'en suis de plus en plus sûr ; tu seras mon œuvre majeure, Paloma. Il y aura un « avant » et un « après » toi dans l'histoire de mon art.* Le plus effrayant est qu'il semble y croire, ce n'est pas une manœuvre pour t'amadouer, sa sincérité n'en est que plus glaciale. Enfermé à double tour dans sa tête, il commence à agencer les liens autour du mât central.

Quand son installation est prête, il retourne son tableau vers toi, côté face, cette fois ; tu y vois l'effigie peinte de la Paloma de l'année dernière, ressemblante, bien qu'un peu plus malingre. Tu es frappée par le désespoir qui émane du regard de cette fillette, par la tristesse de ses quinze ans. Tu y étais revêtue d'une tunique transparente, debout contre le mât, les bras remontés au-dessus de ta tête, attachés. Tu deviens voyeuse de toi-même, tu as envie de vomir.

Reprends la pose, s'il te plait. Tout en calant ton dos contre le mât, prête à élever les bras comme les autres fois, tes mains empêchées de cacher ce qui normalement n'appartient qu'à toi, tu regardes l'Artiste s'agenouiller, caresser ton corps sur la toile. Ses doigts épais longent doucement la ligne des jambes de la Paloma peinte, s'attardent entre ses cuisses et tu te sens écartelée entre dégoût, pitié et colère.

Alors tu te lances. Quoi qu'il t'en coûte, il est temps de jouer ton va-tout : tu te composes un rôle enjôleur, tu t'alanguis, tu inventes ce que tu imagines être une voix rauque, sensuelle, tu dis *Mon oncle, est-ce que je ne pourrais pas essayer, moi aussi ?*

Essayer quoi ? demande-t-il en se redressant, immédiatement inquiet de ce qui pourrait perturber son rituel.

Peindre dis-tu, faire ton portrait...

Il hésite imperceptiblement, puis il rit. Prend quelques gorgées de thé, repose la tasse et rit de nouveau, en plongeant ses yeux glacés dans les tiens. *Mon portrait ? Je ne sais pas ce que tu vaudrais comme peintre, mais comme modèle, je ne dois pas être très brillant...*

... Allez, va chercher une toile, reprends-tu, je vais essayer ; si c'est moche, tu repeindras dessus ! L'Artiste est partagé. On sent que l'idée l'amuse, mais qu'en même temps, elle le détourne de son projet, sonne à contretemps de l'envie qu'il a de toi. Il réfléchit, se dit qu'après tout ce n'est pas grand-chose, juste un petit caprice, il peut bien t'accorder ça. Tu le regardes descendre de l'estrade, s'éloigner vers sa réserve, choisir une toile immaculée de taille moyenne et revenir ; il trébuche en essayant de remonter sur l'estrade. Ça le fait sourire, et toi aussi, mais sans insister, il ne doit pas imaginer que tu te moques de lui.

Il se prête à ton jeu *Bon, je me mets où ? Je m'installe comment ?* Vous papotez pendant que tu vérifies le matériel, les pinceaux trempant dans les godets de diluant, les palettes rondes, ovales, il compare pour toi les avantages des peintures à l'huile et acryliques ; on dirait que ça lui fait plaisir, lui d'ordinaire si secret, de dévoiler un peu ses techniques. Son sourire est relâché, plus franc, moins calculé. Presque beau.

Mets-toi là... L'Artiste finit par prendre pied en vacillant sur cette petite plateforme amovible qui permet de déplacer facilement les sculptures les plus encombrantes, les plus lourdes. Tu le guides contre l'un des mâts, planté en son milieu ; il se laisse faire comme un enfant, c'est tellement rare. Tancrède, tellement habitué à dominer, à tout contrôler. Tes gestes à son endroit sont si doux, si caressants, si sensuels, tu le serres de tellement près, il en perd ses moyens.

Sur tes indications, il remonte les bras au-dessus de sa tête qui dodeline. Lentement, avec application, ta poitrine collée contre lui - il a si chaud, il

transpire, sa chemise est trempée - tu noues les liens autour de ses poignets. Il essaie de te regarder droit mais ses paupières papillonnent. Tu lui ceins ensuite les reins avec la large lanière en cuir qui va lui permettre de rester vertical, et tu refermes les colliers autour de ses chevilles. À aucun moment il ne proteste ni ne résiste ; il semble étrangement atone, son regard est devenu flou. Cela a-t-il un rapport avec le flacon que tu avais apporté et dont tu as versé le contenu insipide et inodore dans sa tasse de thé ? Sans doute.

Une lanière sur le front lui maintient désormais la tête bien relevée, un peu penchée vers l'arrière, dans un angle idéal. Il somnole, n'a plus conscience de l'enchaînement des événements, il n'est plus lui-même. Il est à ta merci. En quelque sorte, c'est maintenant un genre de pâte à modeler ; tu as quelque idée de la forme que tu vas lui donner, de l'usage que tu vas en faire.

Tancrede ? lui demandes-tu à mi-voix, sans attendre de réponse *ça te fait quel effet d'être comme un animal ?* Il est si faible qu'il ne peut pas te répondre, à peine un peu de bave lui coule-t-elle au coin des lèvres. *Tu te laisses aller, mon oncle, ce n'est pas bien, tu es dégoûtant. Mais ça je le savais déjà.*

Il finit par perdre conscience. Seuls ses liens le tiennent debout, lui gardent la tête droite, les yeux mi-clos, la bouche entr'ouverte. Il te reste du temps pour faire ce que tu as à faire, deux heures, au moins, mais il n'est pas question de traîner. En entrant dans l'atelier, tu t'étais assurée que l'essentiel de son matériel, de ses préparations, de ses outils habituels, étaient bien disponibles, prêts à l'emploi. Tu vas te lancer dans la carrière, ton heure est venue.

Par quoi commencer ? La colle. Tu vides deux étuis de poudre dans le plus grand des bacs, tu y ajoutes l'eau qu'il faut. Tu mélanges et fais tremper dedans une vingtaine de ces grandes feuilles de papier mâché, papier grossier. Puis tu te lances dans la préparation du plâtre, que tu malaxes avec énergie. Par sécurité, tu vas ajouter dans le seau un peu de ciment à prise rapide. Ce n'est pas très orthodoxe, les règles de l'art en sont un peu bousculées mais c'est l'urgence qui commande.

Ça va, Tancrede ? Tu dors ? Tu vas voir, moi aussi, j'ai des idées pour faire ce que je veux du corps des autres, quand ils ne peuvent pas se défendre...

Tu laisses parler l'artiste en toi. Tu as été à bonne école. Dans l'ordre, tu ouvres d'une main la bouche de ton oncle - c'est un peu écoeurant - et tu la remplis du mélange à base de plâtre ; tu respirez fort, tu te concentre sur tes gestes, tu essaies de ne pas réfléchir, tu pousses bien au fond, dans la gorge, environ un demi-litre. Ça crisse contre ses dents, sa langue se rétracte, il se réveille, forcément. Il est agité de nausées, de violentes secousses ; heureusement que les lanières sont solides - tu en sais quelque chose. Il voudrait hurler mais le fond de sa gorge est cimenté, alors il ouvre des yeux affolés. Incapable de supporter ça, tu lui étales une bonne couche de plâtre en travers des paupières. Après, l'important est de bien lui garder les mâchoires fermées, maintenant que la bouche est pleine. Tu serres de toutes tes forces, à pleines mains, tu comptes jusqu'à deux cents.

Ensuite : tant que le mélange est pâteux, tu lui en badigeonnes le corps entier jusqu'à ce qu'il soit cimenté des pieds à la tête. Flûte ! voilà que le mourant se révolte : il ne respire plus, mais bouge encore, par saccades ; tu es ennuyée, ça craquelle. La dose de neuroleptique était-elle assez puissante ? Un coup d'œil à sa tasse de thé te rassure : elle est vide. Tancredi a avalé une dose de tranquillisant à assommer un cheval. Il ne devrait plus remuer très longtemps.

Maintenant, tu attaques la phase appelée « encollage de l'Artiste par papier mâché ». Tu l'en tapisses, tu appliques les larges feuilles avec soin. Hérisssé de bouts de papier froissés, crevassé de pliures, il n'est pas beau à voir, te dis-tu ; on dirait une créature de l'enfer, ce qu'il est sans doute. Mais c'est ce qui se vend le mieux, en ce moment, tu ne vas pas mégotter.

Il te reste du temps, tu ne paniques pas. Pour l'avoir bien observé, les années précédentes, tu sais ce que Tancredi fait à ce moment-là : il utilise deux sèche-cheveux qui ne sont jamais loin. Tu les branches, les actives et les braques vers la sculpture, immobile sur son mât. Tu balaies l'Artiste des pieds à la tête, soigneusement : l'air chaud pulsé est très efficace pour durcir la colle et tous les enduits. Bientôt, il est complètement pris dans sa gangue. Il ressemble aux plus récentes de ses œuvres les plus inquiétantes. Tu es assez douée. Reste à figoler.

Une fois les épaisseurs de papier bien solidifiées, tu repasses une couche de plâtre sur l'ensemble et prends le temps de bien la sécher aussi. Ce n'est pas si compliqué, finalement, de réaliser une sorte de mort-vivant grandeur nature. Quand tu as fini, la silhouette est parfaitement figée. Il n'y a plus grand-chose d'humain à l'intérieur.

Tu déverrouilles la partie amovible de l'estrade, montée sur roues, et tu la conduis, comme un caddie de supermarché, comme un portant de garde-robe, jusqu'aux allées de la réserve. Là, tu glisses ta sculpture dans le lot des autres, entre deux silhouettes que l'on dirait extraites des ruines pétrifiées de Pompéi. Ton Golem va passer inaperçu au milieu des *mater dolorosa* et autres gargouilles du Maître ; désormais figé au milieu des dizaines de ses congénères, il lève éternellement les bras au ciel, il a adopté la forme de sa douleur.

Quand Tancrède a rejoint le cortège funèbre de ses œuvres, tu t'aperçois que le soleil décline, qu'il est sans doute plus de seize heures. La petite bande aux cheveux mouillés ne va plus tarder, tu ne dois pas te déconcentrer.

Méthodiquement, tu fais place nette, évacues les restes de colle, passes le jet, nettoies les pinceaux à l'alcool avant de sortir, emportant la théière, les cuillers et les tasses. De ton coude, tu claques la porte de l'atelier, le ferme à double tour. Un peu plus tard dans la soirée, tu iras jeter la clé au fond du lac.

Quand tu as passé les tasses sous l'eau, tu les essuies soigneusement avant de les ranger dans les placards de la cuisine. Un coup d'œil au parc par les fenêtres te rassure : il fait encore doux, aucune joyeuse équipe ne court éperdument vers la maison. Il ne te reste qu'à prendre une longue douche dans la salle de bain d'époque, à moitié désaffectée, dont seul Tancrède se sert en sortant de son atelier. Tu es attentive à la moindre parcelle de ciment sous tes ongles, dans tes cheveux.

Et puis soudain ils sont là. À peine t'es-tu installée dans ton transat sur la terrasse, pour faire sécher tes cheveux dans ce qu'il reste de soleil, qu'ils reviennent par paquets épars, leurs pieds nus martelant le gazon, disant avoir « une faim de loup » et poussant les hurlements *ad hoc*.

Alors, c'était bien, vous en avez profité ?

C'était génial ! lance Tom, ton cousin. T'as raté, comme d'hab' ! ajoute grand frère Dorian... Et toi, ça va mieux, ta tête ? demande ta mère.

Oui, j'ai dormi, les cachets ont fait effet. Je me sens bien, maintenant.

Ensuite, c'est ta tante Alice qui, après être entrée dans le hall et avoir sans doute parcouru quelques pièces, ressort pour te demander :

Tancrede est où ? Dans son atelier, j'imagine ?

Tu hausses les épaules et, derrière tes lunettes de soleil, tu réponds :

Peut-être... Ou plutôt non, il me semble l'avoir vu, tout à l'heure, par la fenêtre de ma chambre. Il partait vers le lac... Vous ne l'avez pas croisé ? Apparemment pas. Tancrede, se dit-on, est parti pour une de ses longues balades solitaires.

Le soir tombe et il ne revient pas. Vous devez partir, et laisser seule ta tante Alice qui fait semblant d'être tranquille alors que ses mains sont tordues par l'inquiétude. Porté disparu, dès le lendemain, apprendrez-vous. Pendant une semaine, les recherches ne donneront rien. Sans doute qu'un jour – dans six mois -, on finira par le retrouver, non pas noyé dans un étang, en bordure de la propriété, mais *Qu'est-ce que c'est que cette odeur ?* à moitié momifié dans son atelier, devenu créature parmi les siennes.

Et ce jour-là, comme tout le monde, tu prendras un air stupéfait en apprenant la nouvelle : *Tancrede ? Non, c'est pas vrai !?* et te joindras au chœur des pleureuses, pas économe de tes larmes.